

Je me suis dirigé vers le café, sur la place. L'alcool a jailli des robinets, des bouteilles et des verres, il s'est répandu en moi, m'a noyé de ses cris, de ses *esclaffements* de langue, de ses blagues à cent balles, ses beuglements d'amitiés à claquer des serments de toute éternité, ses gueulements "camarades !" et ses roulements d'estomac déboutonné, comme des gueux, comme des clodos à l'haleine de truands, la panse et les jambes ânonnant, écroulées sur le sol d'une auberge enfumée, et le crâne qui s'incline au dessus des égouts, et le petit matin endormi dans le break avec le chien qui lèche un reste de sucre asséché sur les mains, et le jour suivant qui recommence pareil, dans le même effondrement. Je me suis bourré la gueule trois jours, trois jours, la mâchoire de bois, la tête au carré à se cogner les murs, à se fracasser les dents pour que le temps s'arrête, qu'il se liquéfie et s'enroule sur lui même, pour ne plus être moi au milieu de moi-même, avec mon corps tout autour comme un ancre revêche, pour ne plus y penser, ne plus y réfléchir, ne plus réfléchir au temps passé, à MONSIEUR dorénavant présent et imposant, au temps qui fonçait vers nous comme un tank.

Au bout de trois jours, à me voir tituber, brailler comme un damné, pisser des litres de bières en me tapant sur le ventre, à rigoler et à pleurer, la cité toute entière s'est rangée au rythme de mon rire. Ils ont organisé un carnaval.

Saisie d'un soubresaut, la cité s'est remplie de masques. Les rues se sont animées en des ondulations de foule, perruques, maquillages, costumes arrangés de vieilles redingotes, de robes retrouvées au fond d'une commode, de nippes recousues, et je me suis vu entouré de figures biscornues, m'attrapant par les poignées et me relevant. Des lignes se sont formées, bras-dessus, bras-dessous, de longues chaînes de bras noués par les coudes. La foule s'est rangée, ligne derrière ligne, une longue et large colonne de soldats bariolés au centre de la place. Ils m'ont mis devant, deux

épaisses épaules me maintenaient debout au centre du premier rang, deux marins costumés comme s'ils revenaient d'un pays inconnu aux coutumes excentriques. Je les regardais d'un air réjoui, j'avais l'air d'un idiot.

D'autres devant nous, un peu plus loin, nous observaient. Ils ont sorti des fifres, des tambours. Le silence s'est fait.

La ville a retenu son souffle. La colonne toute entière a retenu son souffle. Le silence d'abord, puis un léger, très léger roulement, qui petit à petit accentue sa cadence, devient un peu plus lourd, plus large et plus gros, un roulement de tambour pareil à une vibration musculaire, qui vous descend le long du dos, des reins, pénètre dans les cuisses, les genoux, les pieds.

Ils ont commencé alors à se balancer sur place, des épaules et du torse.

Et les fifres se sont glissés dans le rythme.

Les fifres et les tambours, ritournelle puissante sur roulement robuste, élévation soudaine de l'élan de joie qui glisse autour des jambes et vous monte aux yeux, vous donne une envie de pleurer, une bulle d'émotion dans l'estomac, vous tord un instant le bide, parce que c'est juste ce qu'il faut au bon moment, juste juste.

Alors, je me suis senti soulevé, emporté, et mes pieds semblaient frôler la terre. Mes deux marins suivis de toute la ville se sont mis en marche, une marche solennelle. Leur pas marquait le temps, et ils ont avancé dans le silence rythmé des fifres et des tambours. Notre cortège, mines de bariolage, contours incertains de couleurs hétéroclites, s'est engagé dans les rues, longue file étrange et drolatique qui s'étirait ou s'épaississait dans l'étroitesse ou la largeur des passages. Nous sommes descendus jusqu'au port, passant là où la chaîne qui empêchait l'entrée avait été retirée, nous avons traversé les contreforts circulaires, longé les quais, parcouru les ruelles extérieures, les rues labyrinthiques des quartiers populaires s'enroulant vers le centre, puis nous nous sommes engagés dans la rue principale pour rejoindre la place, la grand-place, le cœur de la cité.

Et là, les deux marins m'ont lâché. J'ai rejoint le sol. L'alcool évaporé me laissait maintenant libre de mes mouvements. De nouveau intégré dans mes bras et mes jambes, je me tenais debout. Le défilé espiègle

s'est alors transformé en danse, embrouillamini goguenard, pied-de-nez foutraque aux dieux imaginaires de l'ennui qui se taisent et s'inclinent, bras d'honneur aux divinités enfoncées dans les hauteurs fades du respect imbécile, grimaces narquoises à toutes les statues immobiles des croyances fétichistes. Nous étions désormais une horde de drilles, une meute saltimbanque, les deux pieds sur la terre, hurlant et chahutant, entraînés par les fifres survoltés, les tambours acharnés, danses de saint-gui, tarentelles et rigodons.

Cela dura jusqu'au soir, jusqu'à ce moment où la nuit qui descend oblige à dresser des flambeaux. Les tambours et les fifres ont entamé des mélodies plus douces. Les maquillages usés et dégoulinants laissent de nouveau voir les visages radieux des gens assemblés. Je me tenais debout, un peu ivre d'énergie de muscles fatigués. La cité par son grand carnaval m'avait remis debout. Oublié l'alcool, oublié les démons du temps passé, je me tenais debout au présent. Je me tenais debout, et MONSIEUR s'est redressé, il avait un visage, un visage d'homme sûr, le temps était dorénavant une lande fertile, vaste étendue calmée. MONSIEUR se tenait debout, ils le regardaient tous. Son corps se superposait à mon propre corps, comme deux images décalées d'un film qui progressivement se rephasent.

Je lui ai laissé la place. Il était trop fort.

La place a alors résonné du grave de sa voix.

- La suite devra être inventée, a-t-il déclaré. Le futur d'Auguste Flastair dit MONSIEUR devra être inventé ! La suite sera une épopée ! Elle aura l'ampleur des récits autrefois racontés par des poètes aveugles.

La place a basculé dans un éclat de rire.